

désarmer Cuchillo, dont il n'attribuait qu'à la cupidité le désir de se défaire de Tiburcio. N'ayez aucun souci de lui ; moi, je me tiens pour satisfait, et vous devez faire comme moi.

— Satisfait... satisfait, grommela Cuchillo comme un dogue que la voix de son maître réduit à se contenter de gronder au lieu de déchirer ; moi, je ne le suis guère... mais plus tard...

— Je verrai ce jeune homme, interrompit l'Espagnol qui reprit le chemin du bivac dont il s'était éloigné, tandis que Cuchillo le suivait en se disant d'un ton sérieux :

— Que diable pouvait-il avoir à me demander s'il y a longtemps que je possède mon cheval?... Voyons, l'animal a bronché, c'est à ce moment qu'il m'a menacé... Je n'y comprends rien, mais je me défie de ce que je ne comprends pas.

Quand Arechiza et Cuchillo regagnèrent l'endroit de la halte, une certaine agitation y régnait. Les chevaux, dispersés de part et d'autre, s'étaient réunis non loin du campement, tout alentour de la jument *capitana*, et la flamme du foyer éclairait de leurs fauves leurs yeux brillants ; le cou tendu vers leurs gardiens, ils semblaient vouloir se mettre sous la protection de l'homme. Parfois, un hennissement de terreur se faisait bruyamment entendre au milieu de ce groupe d'animaux effrayés. Il était évident que l'instinct leur faisait redouter un danger encore éloigné.

— C'est quelque jaguar qui rôde par ici, disait un des domestiques, et nos animaux le sentent de loin.

— Bah ! disait un autre, le jaguar n'attaque que les poulains ; il n'oserait se hasarder à attaquer un cheval vigoureux.

— Vous croyez cela, vous ? reprit le premier ; eh bien ! demandez à Benito, que voici, ce qu'il advint à l'endroit d'un beau et fort cheval qu'il aimait beaucoup.

Benito s'avança vers les deux interlocuteurs :

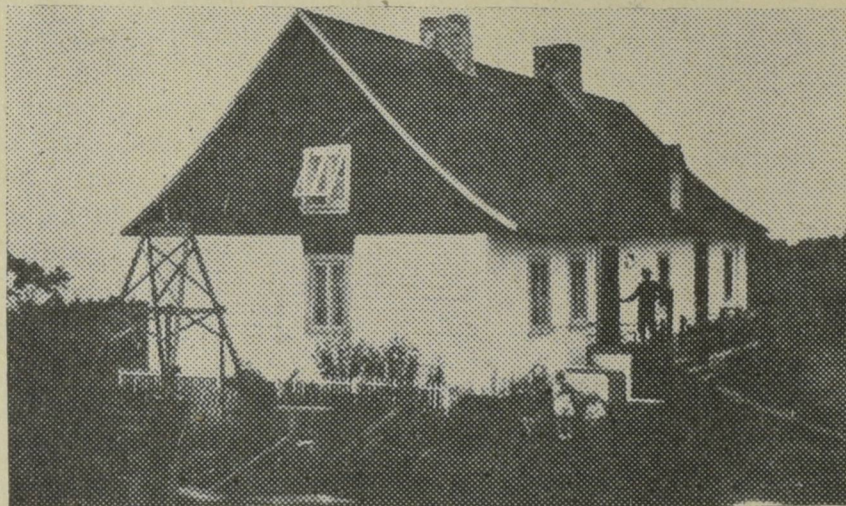
— Un jour, dit-il, ou plutôt une nuit comme celle-ci, je m'étais fort éloigné de l'hacienda del Venado, où je servais alors, et j'avais pris le parti de passer la nuit près de la source de l'*Ojo de Agua*. J'avais attaché mon cheval assez loin de moi, dans un endroit où l'herbe était plus drue, et je dormais comme on dort quand on a fait vingt lieues dans la journée, lorsque je fus éveillé par des rugissements et des hennissements de tous les diables. Il faisait un clair de lune à y voir comme en plein jour. Effrayé du sabat infernal que j'entendais, je voulus rallumer mon feu ; mais il s'était éteint, et j'eus beau souffler, je n'en pus tirer la moindre étincelle. Tout à coup je vis passer au galop mon cheval qui, au risque de s'étrangler, avait rompu la *reata* (la longe) que je lui avais passé au cou. "Bon, me dis-je, au lieu d'un cheval qui me manquait, je vais en avoir deux à chercher." J'avais à peine fait cette réflexion, que je distinguai au clair de lune, bondissant après mon cheval, un superbe jaguar en pleine poursuite. Il semblait à peine toucher la terre, car chacun de ses bonds le transportait à vingt pieds plus loin. Je compris que mon cheval était perdu. Je prêtai l'oreille avec inquiétude, mais je n'entendis plus rien. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure, qui me sembla bien long, que le vent m'apporta un effroyable rugissement...

Un tressaillement d'effroi interrompit le narrateur :

— *Virgen santa !* s'écria-t-il, c'était comme celui-ci !

Un rauquement formidable venait en effet d'éclater non loin de la Poza, et de couper la parole à Benito. Un silence profond lui succéda, pendant lequel un souffle de terreur sembla planer dans l'atmosphère au-dessus de la tête des hommes et des animaux.

(A suivre.)



UNE ANCIENNE MAISON DE ST-JEAN PORT-JOLI